

Dix rêves inspirés par le cinéma

Thierry Horguelin

L'amour du cinéma : 24 images a 30 ans!

Numéro 142, juin–juillet 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25063ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Horguelin, T. (2009). Dix rêves inspirés par le cinéma. *24 images*, (142), 40–41.

DIX RÊVES INSPIRÉS PAR LE CINÉMA

par Thierry Horguelin

LE CINÉMA NOURRIT NOTRE IMAGINAIRE, ET PARTANT notre vie onirique. Aucun autre médium ne s'apparente à ce point au rêve : la salle obscure comme une chambre aux rideaux tirés, le corps immobile, au repos, tandis que les fantômes de l'écran viennent à notre rencontre. Réciproquement, tous les cinéphiles rêvent de cinéma : rencontres avec des comédiens ou des réalisateurs, films imaginaires dont ils sont le héros, versions parallèles ou remakes improbables de films réels. Il arrive même – je ne suis sûrement pas le seul dans ce cas – que nos rêves soient véritablement mis en scène, c'est-à-dire découpés en plans, avec mouvements de caméra, montage alterné, etc. Voici donc, en guise de célébration amoureuse, une sélection de rêves inspirés par le cinéma, notés au réveil au cours de ces quinze dernières années.

La Cinémathèque québécoise annonce dans son programme trois films de Charles Cros, réalisés vingt ans avant les premières bandes des frères Lumière. Ils portent des titres énigmatiques et troublants, qui rappellent ceux des collages surréalistes. Je cours signaler ces raretés à Francis Coppola, de passage à Montréal pour la promotion de son dernier film. Justement, il sort du restaurant de la rue Saint-Denis où il donnait des entretiens à la presse. « Oui, me dit-il, j'ai vu ça dans le journal. Je connais ces films de Cros. Ils sont très beaux. Mais j'aimerais savoir ce que sont devenus les quatre autres. Peut-être sont-ils perdus à jamais. »

C'est un film policier compliqué dont je suis à la fois le héros et le spectateur. L'identité des assassins y est suggérée au moyen d'indices visuels. Par exemple, le plan quasi subliminal d'un renard surgissant d'un terrier désigne un dénommé Fox comme l'un des auteurs du crime. J'explique le procédé à d'autres spectateurs qui ont quitté la salle, rebutés par la réalisation médiocre du film. Dans la deuxième partie, les meurtriers cherchent à se venger non seulement de ceux qui les ont démasqués (ma compagne et moi), mais aussi des spectateurs qui ont eu le toupet d'abandonner la projection en cours de route. En fait, c'est le film lui-même, comme doué d'une conscience et d'une volonté propres, qui ourdit cette vengeance par l'entremise de ses personnages.

Dîner en Provence avec Maurice Pialat, dans la maison où il a tourné *Van Gogh*. Autour d'une excellente omelette, il me parle de son prochain film : il prépare *Die Hard IV* avec Jean Reno. Cela fait des années, dit-il, qu'il rêve de tourner un vrai film d'action, et il se réjouit qu'on lui ait fait cette proposition. De fait, il paraît serein, réconcilié avec lui-même. Après le café, il me soumet plu-



Photogrammes d'un film retrouvé de D.W. Griffith.

sieurs idées de titres français pour le film, qu'il a griffonnés au dos d'une enveloppe. Je suis embarrassé, car ils sont tous vieillots et très mauvais.

Projection d'un film retrouvé de Griffith. C'est un long poème documentaire de près de trois heures, dont le montage parallèle oppose la prospérité industrielle américaine au riche passé architectural de l'Europe. Tous les plans sont filmés en travelling depuis une automobile. La partie américaine privilégie des images d'accumulation : empilements de carcasses de voitures, forêts de pylônes, enchevêtrement des rails de chemin de fer et des feux de signalisation. Dans la partie européenne, on est surpris de reconnaître des bâtiments dont la construction est postérieure à la réalisation du film : par exemple un grand musée d'avant-garde anglais de style Art déco. Ce sont des plans que Griffith a rajoutés à la fin de sa vie – ou que son fils a rajoutés après sa mort, ce n'est pas très clair.

Pas clair non plus, le propos du film. Dans la dernière demi-heure, on s'évade des paysages domestiqués par l'homme pour gagner la haute montagne. Est-ce un appel à la spiritualité? Je me pose la question dans la voiture-travelling qui filme cette séquence, car insensiblement j'ai basculé de la place de spectateur à celle de membre de l'équipe de tournage.

Cape Fear de Martin Scorsese est en réalité le remake très libre d'un film fantastique québécois mettant en vedette Jean Besré et Angèle Coutu, le couple de *Jamais deux sans toi*. La première bobine manque. On saute directement à la scène où, dans un bureau du centre-ville, Besré et Coutu terrorisent une petite secrétaire naïve et impressionnable en la persuadant qu'elle est un vampire. Cette mauvaise plaisanterie se retournera contre eux puisque la jeune femme, convaincue désormais d'être effectivement un vampire, va se mettre à les persécuter. Le couple se barricade à double tour dans son cottage de banlieue. Besré fait plusieurs fois le tour de la maison en vérifiant que toutes les issues sont bien verrouillées – séquence reprise plan par plan dans *Cape Fear*. Mais une fenêtre est restée ouverte, par où l'on voit la créature s'introduire à l'arrière-plan. Au moment où elle va atteindre la chambre pour étreindre Angèle Coutu et lui sucer le sang, Besré surgit derrière elle et l'assomme à coups de pelle. Puis il l'enterre dans le jardin. Bien entendu, la vampirlette n'est pas morte. En fouaillant le sol comme une taupe, elle se creuse un tunnel jusqu'à la cave du cottage, où elle se dresse devant le couple, terreuse et sanguinolente. Le film s'achève dans un bain de sang.

Projection du nouveau film de Nanni Moretti. Il y joue le rôle du comptable d'un mafieux interprété par João Cesar Monteiro. Moretti travaille chez lui à la table du salon quand Monteiro pénètre dans les lieux flanqué de ses gorilles. Il lui passe un savon à voix basse avant de lui signifier son renvoi. Les plus belles filles de Rome envahissent à leur tour le salon pour observer Moretti, comme on vient voir une bête curieuse. Sa sœur à demi-folle profite de la confusion pour s'échapper dans la rue par le balcon. Une spectatrice du film se lance à sa poursuite. La police est déjà là, et un important dispositif est déployé sur les toits. Leur chef s'adresse à tous au moyen d'un mégaphone : « Au moindre geste suspect, tirez sans sommation ! » La spectatrice l'apostrophe violemment : « Non mais vous êtes complètement cinglé ! Il y a d'autres moyens de rattraper cette malheureuse sans la descendre comme un lapin ! Vous, les flics, vous ne savez que tirer dans le tas ! »

Jean-Pierre Mocky prépare son prochain film. Il est encore jeune et porte une chemise à carreaux de bûcheron. Cela doit se passer à la fin des années 1960. Il se gare sur une petite place et rejoint son assistante, jolie brune en minijupe.

– Ça va mal, dit-il. J'ai vu le producteur, il trouve que ça manque de fesses.

L'assistante (qui le voit venir) : Pas question que je me mette à poil !

Mocky : Pas besoin, j'ai tout ce qu'il faut.

Et il ouvre la porte coulissante de sa camionnette.

À l'intérieur, des femmes nues sont suspendues à des cintres sous des emballages en plastique. On croit d'abord que ce sont des mannequins ou des androïdes. Mais non : ce sont de vraies femmes. Elles sont sous l'emprise d'un puissant sédatif et anonent leur texte dans un état second.

Du fond de la camionnette surgit l'accessoiriste, drôle de nabot à lunettes aux allures de savant fou.

– Regardez, dit-il, très content de lui.

Chacune des femmes porte des chaussures de sport à crampons. Il soulève le pied de l'une d'elles et montre la semelle.

– À chaque crampon correspond une ligne de dialogue, explique-t-il. Il suffit d'appuyer sur le bon crampon pour qu'elle dise la réplique désirée au moment voulu.

Projection en plein air d'un film très rare de Buñuel. Je m'empare d'une carabine posée contre un arbre et tire sur l'écran. Une cloche tinte comme à un stand de tir forain et mon score s'affiche sur un cadran numérique : un point seulement. Assis un peu plus loin, un ami cinéophile se paie ma tête.

– Donne-moi ça, tu ne sais pas t'y prendre.

Il tire à son tour sur l'écran, et ne fait qu'un point lui aussi. Il en est mortifié.

Soirée de lancement dans un appartement montréalais. Mon ami Laurent présente sa nouvelle publication, au croisement de la revue de cinéma et du magazine de décoration. Les films y sont analysés exclusivement sous l'angle du décor intérieur. Il y a un entretien avec Jacques Saulnier, un article sur le mobilier dans l'œuvre d'Éric Rohmer et beaucoup, beaucoup de pages de publicité.

La mère de Laurent – une dame expansive et très maquillée, vêtue d'une robe extravagante – est enchantée : enfin son fils s'est décidé à faire quelque chose de sérieux. Depuis le temps qu'elle lui répète qu'il n'y a aucun avenir dans la critique de cinéma ; les magazines de mode ou de déco chic, il n'y a que ça qui marche.

Je visionne chez moi un curieux film de Kieslowski datant des années 1980. Il se déroule dans les caves d'un château dont le propriétaire fait refaire la plomberie au noir. Le contremaître chargé des travaux a été radié de l'Ordre des plombiers polonais pour faute grave. De fait, il travaille n'importe comment, en dynamitant joyeusement les murs pour faire passer en tous sens des kilomètres de tuyauterie. La cave abrite aussi deux dissidents perpétuellement ivres qui changent de cachette au fur et à mesure de l'avancement des travaux. Il y a là un ton de farce bouffonne très inhabituel chez Kieslowski.

Dans une intrigue parallèle au ton plus grave, un employé cherche à retrouver une cargaison de briques qui a disparu après son déchargement au port. L'incident paraît dérisoire, mais l'homme

risque de gros ennuis s'il ne remet pas la main sur le stock. Je me souviens de cette époque d'avant la chute du Mur de Berlin où chaque film qui nous parvenait des pays de l'Est était interprété comme une allégorie politique et me demande ce que Kieslowski a bien voulu dire.

Sur ce, coup de téléphone d'un couple d'amis bretons. Alors qu'ils regardaient le même film, leur téléviseur et leur lecteur DVD ont explosé. Ils ont étalé les morceaux sur le tapis de leur salon et tentent de reconstituer le puzzle. ■

